

Le temps de la fatalité *Le déserteur* de Simon Lavoie

André Roy

Le cinéma français dans tous ses états
Number 139, October–November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2008). Review of [Le temps de la fatalité / *Le déserteur* de Simon Lavoie]. *24 images*, (139), 62–62.

Le temps de la fatalité

par André Roy

Simon Lavoie a effectué le parcours habituel des jeunes réalisateurs qui se destinent au long métrage : ses trois précédents opus (*Corps étrangers*, *Quelques éclats d'aube* et *La chapelle blanche*) le montraient s'essayant à divers styles, découvrant et polissant différentes approches de cinéma. Prêt à relever des défis en s'exerçant à tous les genres, il se faisait la main. Il ne faut pas se surprendre d'un « apprenti » comme lui, qui n'a jamais bâti sa réputation sur la surenchère esthétique ou sur la fixation d'une signature, de le voir affronter maintenant, avec tous les risques inhérents à ce type de production, une reconstitution historique – en partant d'un événement dramatique réel, la mort d'un jeune homme qui, conscrit en 1943, a déserté l'armée. Il s'en tire plutôt très bien.

Peu de fictions québécoises ont privilégié ce sujet du refus de la conscription. *Partis pour la gloire* (1975), de Clément Perron, fut une des premières à donner une idée adéquate de ce moment politique. *Le déserteur* est fort différent de ce film. Optant pour une narration omnisciente, le cinéaste élabore une fiction chorale, ancrant ses personnages dans un récit fragmenté se déroulant sur plus de deux ans, de 1942 à 1944. En son centre, Georges Guénette, qui forcera son destin en désertant l'armée. Caché avec deux amis (eux aussi ont fui) qui fabriquent illégalement de l'alcool, il veut revenir auprès de ses parents et surtout revoir Berthe Néron qui, pendant son absence, s'est mariée à Armand Roy. Ayant surpris Georges avec sa femme, Armand le dénonce à la police, qui le surprendra dans la maison de ses parents, le prendra en chasse et le tuera. Suivra une enquête sur les circonstances troubles de cette mort (Georges n'était pas armé). Les policiers seront toutefois disculpés grâce à une somme d'argent offerte au père de Georges.

Le déserteur n'échafaude pas une reconstitution historique traditionnelle avec visée politique à la clé. Le film prend



plutôt son élan dans une histoire d'amour trahi, de jalousie, de relations familiales difficiles, d'amitié, de vengeance, de bassesses politiques, distillée dans trois strates de temps : l'enquête journalistique à la suite de la mort de Georges, la promulgation de la loi sur la conscription et l'enrôlement obligatoire, la poursuite de Georges par la police. Ces allers et retours temporels concentrent des moments où chaque personnage établit avec les autres une relation qui tient à la fois du hasard et de la nécessité.

Y est donc peint le destin tragique d'une communauté (celle de Saint-Lambert) qui a ceci de particulier : il ne se fonde pas sur des mobiles allégoriques (l'injustice de l'Histoire, par exemple), mais sur des événements apparemment anodins et obliques par rapport à la situation de Georges (le caporal tabassé par des jeunes du village, le mari jaloux, la crise cardiaque du père de Georges, etc.). Ils donnent au récit son épaisseur dramatique. Ainsi, un coup de feu devient comme un coup de dés révélant la fatalité et plaçant l'Histoire sous la figure de l'absurdité et de l'aléatoire.

La fiction repose sur des flash-back non chronologiques (ils s'entrecourent et se répètent). Sa construction est « rhizomatique » : elle indique plus qu'elle justifie, lie plutôt qu'explique. Jouant sur l'alternance temporelle, elle paramètre le récit sur le mouvement, qui est rendu, en par-

ticulier, par de magnifiques travellings (qui ne sont pas sans rappeler ceux de *La chapelle blanche*), lents et élégants, dans des plans d'ensemble nombreux. Il y a quelque chose comme un détachement idéologique dans ce choix visuel, une obligation qui repousserait avant tout la nostalgie du temps et l'exaltation politique (un nationalisme québécois y plonge ses racines, on le sait). Il y a une neutralité du regard qui, parfois, délaie la fiction dans la mollesse (le relâchement des scènes entre elles et leur étirement) et fait décrocher alors l'attention. On pourrait aussi chipoter sur certains ralentis comme on pourrait convenir que la scène d'amour entre Georges et Berthe est tocarde et le dernier plan, inessentiel.

Si les choix esthétiques de Simon Lavoie surplombent à certaines occasions un peu trop sa fiction, ils permettent cependant de cerner sa démarche volontairement exigeante, sa manière de s'inscrire dans un héritage cinématographique où la sobriété et la finesse importent, et de relever le défi d'un genre éprouvé, et ce, avec plus d'assurance que d'adresse, plus de maturité que de savoir-faire. **7/10**

Québec, 2008. Scé. et ré. : Simon Lavoie. Ph. : Michel La Veaux. Son : Marcel Chouinard, Hugo Brochu. Mus. : Normand Corbeil. Cost. : Francesca Chamberland. Dir. art. : Gaudeline Sauriol. Int. : Émile Proulx-Cloutier, Raymond Cloutier, Danielle Proulx, Viviane Audet. Benoit Gouin, Sébastien Delorme, Gilles Renaud. 106 minutes. Couleur. Prod. : Réal Chabot. Dist. : TVA Films.